

Le Rouge et le Noir entre révolution et contre-révolution

Shigeru SHIMOKAWA

A la fin de son étude sur l'épisode de la Note secrète dans *Le Rouge et le Noir*, Kosei Kurisu écrit: « Dans la société du *Rouge*, il y a une opposition constante entre deux idéologies: révolution et contre-révolution.[...] Stendhal, dont le sentiment jacobin est indéniable, rédigea son roman dans l'atmosphère tumultueuse qui annonçait la prochaine fluctuation politique. [...] On se demande sans cesse dans *Le Rouge et le Noir*: « Y a-t-il révolution ? » [...] La prise de position de Stendhal ne pourrait être plus nette. Il appartient à l'opposition. [...] *Le Rouge et le Noir* constitue ainsi un tableau satirique de la société ultra de 1830, telle qu'elle apparaissait à un jeune roturier révolté, contraint à cacher son dantonisme sous le masque de Tartuffe »¹⁾. Cette conclusion ne nous convainc pas entièrement. Certes *Le Rouge et le Noir* est le plus jacobin des romans stendhaliens, mais la prise de position de Stendhal dans ce roman est-elle aussi « nette » que l'affirme K.Kurisu ? « A travers toutes ses vies, réelles et imaginaires, et à tous les niveaux de son expérience, Stendhal apparaît double »: c'est ainsi que Jean-Pierre Richard qualifie l'auteur du *Rouge*²⁾. Stendhal est double dans tous les domaines, y compris la politique. Déjà, peu après la mort de son ami, Mérimée écrivit: « B****, original en toutes choses [...] se piquait de libéralisme et était au fond de l'âme un aristocrate achevé »³⁾. Nous avons étudié dans notre dernier article un détail de *La Chartreuse de Parme* qui démontre la coexistence des deux penchants politiques de Stendhal⁴⁾. Nous nous proposons ici d'examiner quelques aspects intéressants de cette dualité politique dans *Le Rouge*.

1. Stendhal le jacobin

Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal apparaît d'abord comme un opposant virulent à la Restauration, et le jacobinisme de Stendhal se dévoile le plus clairement dans son jugement sur la Révolution française, qui « constitue une sorte de basse continue »⁵⁾ du *Rouge*. Le héros, qualifié de « jacobin » par l'auteur dans une note infrapaginale⁶⁾, a pour rôle de plaider la cause de la Révolution.

Face aux mots aigres de M. de Rênal, Julien ne peut retenir sa colère contre « *les gens riches* »(53) et l'auteur commente: « Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre »(54). Plus tard à Paris, c'est le héros lui-même qui évoque Robespierre en se moquant du manque de courage et de l'illogisme des nobles: « Ils ont tant de peur des jacobins! Ils voient un Robespierre et sa charette derrière chaque haie;ils en sont souvent à mourir de rire et ils affichent ainsi leur maison pour que la canaille la reconnaisse en cas d'émeute, et la

pille »(228). Mais il s'identifie plus souvent à Danton dont le nom est présent dans l'œuvre dès la première épigraphe: « *La vérité, l'âpre vérité. DANTON* »(3). Au bal du duc de Retz, la conversation entre Julien, Altamira et Mathilde tourne autour de Danton. Julien s'écrie: « Danton était un homme »(277), et à la question de Mathilde: «Danton n'était-il pas un boucher? », il répond « avec l'expression du mépris le plus mal déguisé »: « Oui, aux yeux de certaines personnes,[...],mais malheureusement pour les gens bien nés, il était avocat à Méry-sur-Seine;[...] » en ajoutant: « Il est vrai que Danton avait un désavantage énorme aux yeux de la beauté, il était fort laid »(278). Tout comme à Robespierre, Julien s'identifie à Danton pour décharger sa colère contre les nobles. Mais ici, il y a un élément qui était absent dans le cas de Robespierre: Julien réfute une calomnie des « gens bien nés » contre Danton. Boucher ou avocat, l'impression que l'image de Danton donne aux lecteurs est toute différente. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi Mathilde prend-elle Danton pour un « boucher » ? Le mot « boucher », lorsqu'il s'agit de Danton, a une connotation bien précise pour ses contemporains. Ils le considéraient comme l'organisateur des massacres de septembre, une des « boucheries » atroces causées par la Révolution. Il y a donc dans la question de Mathilde une insinuation accusatrice, bien qu'elle ne semble pas en être consciente. Julien et le narrateur, eux non plus, ne semblent pas l'être. Mais, c'est un camouflage de l'auteur. Comme le montre très justement Philippe Berthier, « Julien, lui (et Stendhal avec lui), fait l'impasse sur le fâcheux épisode, et ne veut voir dans l'aspect physique du tribun que le signe de sa violence différente, l'indice de son démonisme éruptif, qui pulvérisera les résistances, *ad majorem libertatis gloriam* »⁷⁾. Julien, qui répond d'abord à la question de Mathilde prise à la lettre et qui ensuite déplace le problème vers une autre direction(la laideur de Danton), dissimule le massacreur Danton. Il va bientôt justifier la Terreur tout entière. D'abord au bal, il déclare à Altamira: « Ma foi![...], qui veut la fin veut les moyens; si, au lieu d'être un atome, j'avais quelque pouvoir, je ferais pendre trois hommes pour sauver la vie à quatre »(281). Puis, le lendemain dans la bibliothèque de l'hôtel de La Mole, « tellement animé par son admiration pour les grandes qualités de Danton, de Mirabeau, de Carnot, qui ont su n'être pas vaincus »(283), il lance cette question à Mathilde: « [...], l'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre doit-il passer comme la tempête et faire le mal comme au hasard? »(284). Enfin, son admiration pour Danton dure jusqu'à la fin de sa vie; ainsi, au cachot après sa condamnation: « On dit que le souvenir de sa femme émut Danton au pied de l'échafaud; mais Danton avait donné de la force à une nation de freluquets, et empêchait l'ennemi d'arriver à Paris...»(468). La logique de la justification de la Terreur ne change pas non plus; les arguments invoqués par Julien relèvent tous de ce que François Furet appelle la « théorie des circonstances »⁸⁾. Julien (et Stendhal avec lui) « s'inscrit dans l'orthodoxie jacobine, qui justifie la Terreur comme réplique aux défis du moment, ou libérale, sur le plus long terme »⁹⁾.

Dans *Le Rouge*, les nobles ont peur d'une nouvelle révolution qui sera forcément sanglante comme celle de 1793. Nous avons vu plus haut Julien se moquer du manque de courage des nobles. Le narrateur aussi signale maintes fois cette peur du retour de la Révolution chez les

nobles: « [...]M^{me} de Rênal avait été étonnée du mot de Julien, parce que les hommes de sa société répétaient que le retour de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes, trop bien élevés »(90); « Nous payons vingt francs par domestique afin qu'un jour ils ne nous égorgent pas »(92);« S'il y a une nouvelle révolution, tous les nobles seront égorgés[...] »(149);« [...]si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner. »(298);« Nous, dans nos châteaux, nous serons massacrés par les paysans »(369). Sauf le cas où Julien se moque de l'excès de peur chez les nobles, il n'y a aucun commentaire ironique ni de la part du héros ni de la part du narrateur. D'ailleurs, le héros, qui ne partage pas la peur, puisqu'il n'est pas du même bord, croit pourtant à la possibilité d'une révolution sanglante: «Il se jurait de ne jamais abandonner les enfants de son amie, et de tout quitter pour les protéger, si les impertinences des prêtres nous donnent la république et les persécutions contre les nobles »(223).

Pour l'auteur du *Rouge* la peur d'une nouvelle révolution chez les nobles est-elle « absurde » ? Selon Philippe Berthier, «[...] Stendhal a souligné comme un fait historique qu'en 1829, le faubourg Saint-Germain « avait une peur effroyable d'une révolution qu'il se figurait devoir être sanglante comme celle de 1793 », peur absurde selon lui parce que non étayée par l'existence d'abus atroces qui auraient amené ladite révolution »¹⁰⁾. Il se base sur ce passage du *Projet d'un article sur Le Rouge et le Noir*: «Le faubourg Saint-Germain en 1829 avait une peur effroyable d'une révolution qu'il se figurait devoir être sanglante comme celle de 1793. Il ne savait pas, le noble faubourg, qu'une révolution n'est sanglante qu'en *proportion exacte* de l'atrocité des abus qu'elle est appelée à déraciner. Or les abus de 1829 n'étaient pas atroces. Le nombre des généraux fusillés par les Bourbons à la suite de Ney, de Mouton-Duvernet, de Labédoyère, des frères Faucher, ne s'élève pas à cent cinquante»¹¹⁾. Mais Berthier omet de dire que le *Projet d'un article* a été écrit en 1832, après la publication du roman, c'est-à-dire après la révolution de Juillet. Il faut préciser d'autre part que le passage cité est le seul texte stendhalien dans lequel il minore la Terreur blanche. Partout ailleurs il fait le contraire. Plus tard dans la *Vie de Henry Brulard* (1835-1836), il écrira encore: « La Terreur fut donc très douce, et j'ajouterai hardiment fort raisonnable, à Grenoble. Malgré vingt-deux ans de progrès, la Terreur de 1815, ou réaction du parti de mon père, me semble avoir été plus cruelle. Mais l'extrême dégoût que 1815 m'a inspiré m'a fait oublier les faits, et peut-être un historien impartial serait-il d'un autre avis»¹²⁾. Tout en admettant (enfin!) que son jugement peut être subjectif et partial, il ne peut s'empêcher de sous-évaluer la Terreur de 1793 et de surestimer la Terreur blanche. C'est donc peut-être parce que Stendhal s'est étonné du résultat contraire à ses prévisions qu'il sous-estime la Terreur blanche dans le *Projet d'un article*. Quant à l'idée selon laquelle « une révolution n'est sanglante qu'en proportion exacte de l'atrocité des abus qu'elle est appelée à déraciner », elle n'est qu'une des variations de la théorie des circonstances. Stendhal ne l'exprime jamais dans *Le Rouge*. Nous sommes donc tenté de croire que lors de la rédaction du *Rouge*, il pensait que « les abus de 1829 », surtout ceux des « prêtres », étaient assez « atroces» pour provoquer une révolution sanglante.

En jacobin militant, Stendhal fait du *Rouge* un plaidoyer contre les crimes du régime: exécution de Ney(279), condamnation de Béranger (249), celles de Fontan et de Magalon(309), affaire du colonel Caron(310). A ces affaires historiques s'ajoutent des cas anonymes dont les origines historiques sont inconnues: injustice des juges(23,221), destitution injuste ou retraite forcée des prêtres(79,194), adjudication frauduleuse(142-143), etc; et derrière ces abus il y a toujours les congréganistes. Ces cas anonymes sont destinés à inculquer aux lecteurs l'image d'une société entièrement subjuguée par la Congrégation. Évidemment cette image est trop simpliste pour être vraie. D'après G. de Berthier de Sauvigny, c'est sous la Restauration que « se sont consolidées les traditions d'intégrité et d'indépendance de la magistrature»¹³⁾ et la magistrature était plutôt favorable à la liberté de la presse, puisqu'elle « acquittait une fois sur deux les journalistes que lui déférait le gouvernement»¹⁴⁾. L'assertion de G. de Berthier de Sauvigny peut être erronée, mais elle vaut la peine d'être mise en balance pour rétablir l'équilibre perdu par le jacobinisme de Stendhal. Dans *Le Rouge*, les abus sont toujours ceux du régime; il est vain d'y chercher des forfaits commis par les opposants au régime, tels que l'assassinat du duc de Berry. Le jacobin Stendhal est partisan et partial. Pour attaquer la Restauration et la Congrégation, il néglige les faits peu propices à sa thèse et grossit les faits favorables. Lorsqu'il ne peut pas trouver ces derniers, il n'hésite pas à les inventer, nourris de clichés contre les jésuites qui datent de loin, et puisés à pleines mains dans l'abondante littérature sur le problème. « Qui veut la fin veut les moyens », et le jacobin propagandiste Stendhal incite donc les lecteurs par tous les moyens à la haine du régime.

Examinons de plus près la partialité de Stendhal. Prenons comme exemple l'épisode de la Note secrète. Les études de Kosei Kurisu et de H.-F.Imbert¹⁵⁾ nous montrent que Stendhal utilise abondamment la presse libérale de l'époque et K.Kurisu écrit fort justement dans la dernière partie de son étude: «[...]l'idée de la « Note secrète » du Rouge est l'exacte transposition de celle des journaux de l'opposition »¹⁶⁾, et il se pose cette « question primordiale sur cette affaire [...] A-t-elle vraiment existé? »¹⁷⁾. Voici sa réponse: « D'après la documentation que nous avons rassemblée, du moins jusqu'à présent, nulle preuve ne nous est donnée de la réalité de ce complot. Nous avons l'impression que les journaux de l'époque n'ont fait qu'exprimer l'espoir latent des royalistes qui se sentaient menacés par l'opposition »¹⁸⁾. Et en citant un passage des *Mémoires de Vitrolles* qui « nous apprennent que l'idée de la note secrète aurait existé chez les royalistes de 1830 », il conclut que « l'idée, sinon sa réalisation, était dans l'air » et que « les attaques de l'opposition contre la démarche clandestine des ultra-royalistes ont quelque fondement »¹⁹⁾. Mais les journaux qui racontent une histoire dont ils n'apportent aucune preuve, sinon « l'idée » « dans l'air », ne désinforment-ils pas le public? Nous sommes bien enclin à penser qu'ils font de la propagande et que le romancier qui les utilise sans aucune réserve en fait aussi. S'il s'agissait seulement de « quelque fondement », nous l'admettrions à la rigueur. Mais, M. Kurisu ajoute: « En 1830, avant les journées de Juillet, la conspiration de la « Note secrète » n'est autre chose qu'une critique du gouvernement, de la congrégation, en un mot de la Restauration. Cette critique est paradoxalement très près de la réalité, précisément parce

qu'elle s'exprime par la voie romanesque. Peut-être un pamphlet aurait-il attiré davantage l'attention, mais il aurait trahi la réalité »²⁰⁾. Nous ne comprenons pas pourquoi le roman stendhalien est, même « paradoxalement », « très près de la réalité ». Le roman au même titre que le pamphlet peut appartenir à la propagande.

H.-F.Imbert n'aborde pas le problème de la véracité des journaux concernant la Note secrète²¹⁾, bien qu'il soit conscient de la partialité de Stendhal: « Stendhal, en bon journaliste, se souciait peu d'expressions ou d'évocations modérées »²²⁾. A la différence de ces deux commentateurs, Richard Bolster dit clairement qu'il y a dans l'épisode de la Note secrète « un élément de désinformation, qui réside dans une exagération délibérée du rôle joué par les royalistes », et selon lui, Stendhal, fidèle « aux grands principes de la propagande », n'admet pas « d'affabulation déraisonnable » et « sa prudence est visible à la fin de l'épisode, lorsque Julien revient avec la réponse peu encourageante du ministre étranger »²³⁾. Michel Crouzet lui aussi approuve le caractère propagandiste de l'épisode: « Stendhal, en parlant « de note secrète », met en scène un autre lieu commun de l'opposition, apparu dès la formation du ministère, et revenu avec ténacité au début de 1830, c'est le thème de l'appel à l'étranger[...] Propagande que Stendhal admet d'autant mieux que pour lui la crise politique doit aboutir à une guerre avec l'Europe monarchique, souhaitée par les ultras et par les « Julien Sorel » de la jeunesse libérale et patriote»²⁴⁾. Bien d'accord avec ces deux stendhaliens, nous pensons que Stendhal a participé comme romancier propagandiste « au travail de sape mené par les nombreux adversaires de la monarchie de Charles X »²⁵⁾.

Que le « miroir » de Stendhal soit souvent déformant, bien des stendhaliens en conviennent, mais peu d'entre eux formulent directement des critiques. Dans son étude sur le séminaire dans *Le Rouge et le Noir*, Michel Arrous cite ainsi la critique sévère que Pierre Jourda a lancée contre Stendhal: «...il pousse un peu à la caricature sa peinture de la bourgeoisie de Verrières ou des prêtres de Besançon...*Le Rouge* n'est pas conforme à l'éthique réaliste »²⁶⁾. Mais, à la question:« Le crédit qu'on accorde au roman réaliste, au réalisme critique, n'en serait-il pas atteint?», M.Arrous, tout en reconnaissant qu'« il arrive à Stendhal d'user de “ pilotis ” créés de toutes pièces pour écrire une “ chronique ” », répond par non, et il conclut en mettant en avant l'idée d'« une aventure existentielle » du héros:« Le vérisme stendhalien s'accommode de ce manquement à l'esthétique du miroir »²⁷⁾. H.-F.Imbert, qui admet pourtant la partialité de Stendhal, minimise lui aussi son « mépris de la vérité historique » en alléguant le « souci de l'efficacité politique »²⁸⁾. Même M.Crouzet, que nous venons de voir relever le caractère propagandiste de Stendhal, atténue sa critique en invoquant « une rhétorique de l'allusion »²⁹⁾ selon laquelle « le *Rouge* travaille autant à évoquer l'Histoire qu'à la cacher »³⁰⁾. Osons et disons franchement: le jacobin Stendhal n'hésite pas à faire de la propagande, lorsqu'il attaque la Restauration et surtout la Congrégation. La mention de la leçon d'armes au séminaire de Besançon(182) en est un autre exemple³¹⁾. Stendhal use de tout l'arsenal des techniques de la propagande politique: grossissement, simplification, défiguration, répétition, omission.

Pour voir comment le jacobin propagandiste Stendhal travaille, examinons de plus près

quelques-uns des abus de la Congrégation dénoncés dans le roman. Dans le chapitre V du Livre premier du *Rouge*, le narrateur parle du juge de paix de Verrières en conflit avec le jeune vicaire : « Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église[...] Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place[...] N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, M^{gr} l'évêque? Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences qui semblèrent injustes; toutes furent portées contre ceux qui lisaient le *Constitutionnel* ». Le juge est « un si honnête homme »(23), mais il manque à ses principes de peur d'être destitué. Le thème de la peur de la destitution, déjà apparu dans le chapitre III où il s'agissait du géolier Noiroud et du curé Chélan (11), sera repris dans le chapitre VII avec le thème de la Congrégation: « Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation; et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès même dans les classes libérales »(41). Le thème de la destitution de Chélan réapparaîtra dans le chapitre VIII(43) et le chapitre XIV(79) avec le thème de la Congrégation. Le thème de la Congrégation et celui de la destitution seront amplement développés dans les chapitres du séminaire dont le directeur Pirard est en opposition avec les congréganistes. Enfin, le thème du juge partial sera répété avec celui de la Congrégation dans le chapitre premier du Livre second: « Le juge de paix, honnête homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort.[...] Une fois que l'on m'a vu abandonné par le vicaire, chef de la congrégation du village, et non soutenu par le capitaine en retraite, chef des libéraux, tous me sont tombés dessus[...]»(221).

D'abord, pour nous imposer l'image de la magistrature subjuguée par la Congrégation, Stendhal choisit un cas favorable à sa thèse; puis il le grossit et le répète en le variant, tandis qu'il néglige tous les cas défavorables. Il en est de même du thème du prêtre destitué. Enfin, ces deux thèmes sont reliés par le thème de la congrégation que l'auteur va varier à l'infini jusqu'à la fin du roman. C'est ainsi que l'image de la congrégation est démesurément grossie et défigurée. Stendhal ment par toutes les techniques de la propagande. Le « souci de l'efficacité politique » peut bien aller de pair avec le « mépris de la vérité historique ».

Le « miroir » jacobin de Stendhal, qui a tendance à grossir les abus du régime, produit un autre type de déformation de la réalité. K.Kurisu parle de « l'espoir latent des royalistes qui se sentaient menacés par l'opposition »³²⁾. Mais dans le roman, les royalistes sont-ils vraiment « menacés »? « La première moitié de 1830, époque préparatoire à une nouvelle révolution » et son « atmosphère tumultueuse »³³⁾ sont-elles exactement décrites dans *Le Rouge*? Résumons ce qui s'est passé à cette époque. Depuis l'arrivée au pouvoir de Polignac(1829), l'opposition ne cesse de crier au retour de l'Ancien Régime et met la nation en garde contre l'éventualité d'un coup d'État gouvernemental. Mais en réalité, c'est plutôt l'opposition qui prend l'offensive: Thiers,

Mignet et Carrel fondent *Le National* avec l'argent de Laffite (le 3 janvier 1830); ils s'efforcent de répandre l'idée que la France doit imiter ce qu'ont fait les Anglais en 1688 (idée courante depuis 1814, mais d'une actualité brûlante à cette époque); au discours du 2 mars du roi, la Chambre des députés vote l'adresse des 221 (le 18 mars) qui provoque la dissolution de la Chambre (le 16 mai); l'opposition remporte une victoire électorale éclatante (le 23 juin et le 3 juillet) suivie des fameuses ordonnances qui provoquent la révolution de Juillet. Voilà ce qui se passe dans l'« époque préparatoire à une nouvelle révolution ». Comme le dit M. Bolster, le gouvernement de Polignac était « débordé » et « la fin du régime se rapprochait »³⁴⁾. Mais on ne trouve que peu de traces de ces attaques de plus en plus agressives et violentes de l'opposition dans *Le Rouge*. Certes M. de la Mole dit que les ennemis sont « les journalistes, les électeurs, l'opinion, en un mot; la jeunesse et tout ce qui l'admire », mais il pense en même temps qu'« elle s'étourdit du bruit de ses vaines paroles »⁽³⁶⁴⁾ et que les royalistes ont « l'avantage certain de consommer le budget ». Il est certain qu'il n'a pas l'air tellement menacé. Il est question plusieurs fois de l'histoire de l'Angleterre (220,235,339,412), et Mathilde associe ce thème à l'éventualité d'une révolution (339), mais le romancier ne développe pas cette idée et aucun des conspirateurs de la Note secrète ne fait mention du parallèle entre l'histoire de l'Angleterre et celle de la France³⁵⁾. La tendance du miroir stendhalien à exagérer les abus du régime implique celle à minimiser les attaques de l'opposition. Mais ce défaut du miroir stendhalien peut présenter en contrepartie un avantage: l'image des gens au pouvoir, peu soucieux des dangers qui les menacent, est de nature à encourager la révolte. Il est temps de les attaquer, car ils manquent de vigilance et de précautions.

Mais, objectera-t-on, dans l'épisode de la Note secrète, comme dans la presse, la réponse à la note secrète est négative. Le complot dénoncé par Stendhal ne réussit pas. N'est-ce pas minimiser la force du régime? A cette objection, nous avons déjà répondu en citant Bolster, mais répétons que Stendhal reste fidèle « aux grands principes de la propagande » qui n'admet pas « d'affabulation déraisonnable » et « sa prudence est visible à la fin de l'épisode, lorsque Julien revient avec la réponse peu encourageante du ministre étranger ». Il peut y avoir aussi dans cette fin de l'épisode une moquerie contre les royalistes³⁶⁾.

L'échec du complot de la Note secrète signifie que le romancier et la presse pensent que, même s'il y a une nouvelle révolution, il n'y aura pas d'intervention étrangère³⁷⁾. On peut parler, comme Bolster, de « la qualité prophétique » du roman et dire que le romancier, en dénonçant un complot royaliste, en réalité peu dangereux, incite les lecteurs à continuer la lutte, parce que « les royalistes n'auront pas facilement l'appui armé des monarchies étrangères »³⁸⁾. Tout en avertissant les lecteurs du danger d'un complot royaliste, le propagandiste n'a pas à craindre de freiner la révolte.

Mais si la France révolutionnaire envahit l'Europe? La guerre avec l'Europe peut causer une invasion et une occupation étrangère. Stendhal est pourtant optimiste sur ce point, parce qu'il écrit dans sa lettre à Sutton Sharpe du 10 janvier 1830: « Si *the Polignac* fait le méchant, ceci pourrait finir par une guerre *with the Kings of Europe*. Les provinces sont montées. Elles ne

peuvent rien sans démuseler le tigre, sans réveiller *the mob*. Une fois réveillé, cet animal terrible devient fou, ravage tout, puis s'endort. Si ce malheur arrive, si *the mob* est réveillée, rien de mieux que de l'occuper à reprendre la rive gauche du Rhin. Alors, guerre avec l'Europe. Les Français, battus la première fois, un peu plus heureux la seconde, remporteront, la troisième, les plus grandes victoires. Alors toute l'Europe n'aura plus que des *Kings griphes* »³⁹⁾. L'idée de la victoire finale de la France révolutionnaire est reprise par l'un des conspirateurs de la Note secrète(361).

Le dernier problème que nous voulons aborder ici, c'est « la qualité prophétique » du *Rouge*. La révolution de Juillet justifie la fin de l'épisode de la Note secrète, car il n'y a pas eu d'intervention étrangère. Sur ce point, la prophétie de Stendhal s'est réalisée. Mais, sur bien d'autres, il s'est trompé dans ses prévisions. La France révolutionnaire? La guerre avec l'Europe? Les persécutions contre les nobles? *The mob* qui ravage tout? Le jacobin Stendhal restera longtemps sur sa faim.

2. Stendhal l'aristocrate

Le jacobin Stendhal s'est beaucoup trompé dans ses prévisions, mais ces erreurs furent heureuses, très heureuses pour Stendhal l'aristocrate. Le héros qui aimait une aristocrate ne craignait-il pas « les persécutions contre les nobles » et ne se jurait-il pas « de ne jamais abandonner les enfants de son amie, et de tout quitter pour les protéger »? Malgré son jacobinisme Julien ne participera pas à la révolution.

De cette contradiction, Ph.Berthier écrit:« On ne saurait vivre contradiction plus patente entre les opinions de l'esprit et les besoins du cœur...Contradiction enfouie au plus profond du moi et qui ne doit jamais affleurer. De l'extérieur, on ne peut (ou on ne veut) voir que le maximalisme virtuel: Norbert de La Mole pronostique – mi-plaisant, mi-sérieux – que si la révolution commence, Julien les fera tous guillotiner »⁴⁰⁾. Mais cette contradiction causée par la dualité stendhalienne peut « affleurer » à tout moment et on ne peut réduire le penchant aristocratique de Stendhal aux « besoins du cœur ». Yves Ansel a poussé plus loin l'examen des aspects aristocratiques du *Rouge* et a bien montré « l'aristocratie foncier du narrateur »⁴¹⁾. Bien que nous lui soyons très redevable dans cette étude, nous ne partageons pas toutes ses idées. Par exemple, Ansel, qui pense que Stendhal n'est malgré ses « déclarations explicites »⁴²⁾ ni libéral ni jacobin, croit que « les angles morts du réalisme stendhalien » sont toujours provoqués par le penchant aristocratique de l'écrivain, ce qui n'est pas vrai, comme nous l'avons montré dans la première partie de notre étude. Et puis, tout en préconisant de « revenir à la lettre même des textes »⁴³⁾, Ansel brandit souvent une sociocritique simpliste et gauchisante. Nous ne citons qu'un exemple:« [...]nul ne niera non plus que l'auteur décrit partialement les forces en présence, et dans une perspective qui est loin de favoriser les classes défavorisées.[...]il ne s'ensuit pas que la chronique prenne le parti de ceux qu'oppriment « la pauvreté » – dans son réquisitoire, Julien noie les responsabilités: loin de mettre en cause «

l'actuel arrangement », le système, il accuse, encore et surtout, le ciel[...]– et les Valenod⁴⁴⁾.

Mais il est très convaincant lorsqu'il attribue le penchant aristocratique de Stendhal à Molière, à la famille et à la situation « objective » de la France du début du XIX^e siècle⁴⁵⁾. Selon lui, l'enfant Stendhal, rebelle, révolté sous la Terreur, a « néanmoins intériorisé la familiale vision du monde » à son corps défendant peut-être⁴⁶⁾. Mais il n'explique pas pourquoi l'enfant, bien que « rebelle », a assimilé les goûts aristocratiques de sa famille. L'expression « à son corps défendant » cache peut-être l'embarras du commentateur. Nous n'abordons pas le problème de l'origine de l'aristocratie stendhalienne qui dépasse largement le cadre de notre article⁴⁷⁾. Nous nous limitons ici à l'étude de quelques exemples intéressants de l'aristocratie stendhalienne dans *Le Rouge*.

Examinons d'abord la célèbre scène du dîner chez Valenod au chapitre XXIII du Livre premier. C'est la première fois que l'auteur utilise le mot « aristocrate » à propos de Julien: « Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui qui pendant longtemps avait été tellement choqué du sourire dédaigneux et de la supériorité hautaine qu'il découvrait au fond de toutes les politesses qu'on lui adressait chez M. de Rênal. Il ne put s'empêcher de sentir l'extrême différence. »(135) M. de Rênal n'est pas grotesque comme Valenod dont « la sordide mentalité de boutique » « insupporte » Julien⁴⁸⁾. Julien va dire à Madame de Rênal: « Vous autres nobles, vous avez raison d'être fiers »(137). Le penchant aristocratique du héros et de l'auteur est patent. Stendhal ménage beaucoup M. de Rênal, cet aristocrate provincial qui domine la ville de Verrières avec Valenod et Maslon. Julien croit, malgré l'hostilité qu'il a contre lui, à l'honnêteté de M. de Rênal: « Moi, par exemple, maire de Verrières, bien intentionné, honnête comme l'est au fond M. de Rênal! »(90). C'est contre son gré que M. de Rênal trempe dans une adjudication dénaturée(141–144). La grossièreté et l'effronterie de Valenod « blessaient M. de Rênal »(139).

Mais par ailleurs l'auteur écrit sur M. de Rênal au chapitre III: « Comme il était d'ailleurs fort poli, excepté lorsqu'on parlait d'argent, il passait, avec raison, pour le personnage le plus aristocratique de Verrières »(14). C'est parce que M. de Rênal est « un personnage mixte »⁴⁹⁾ qui s'est enrichi par « sa grande fabrique de clous » et « le commerce du fer »(5). A la fois noble et bourgeois, M. de Rênal ne peut pas être poli lorsqu'on parle d'argent. En effet dès le début du roman, l'auteur montre la cupidité et la parcimonie de M. de Rênal et répète ce thème à satiété(4,8,31,36,47,58–59,etc). L'auteur le classe même parmi les « gens à argent » au même titre que Valenod et de Maugiron(36). La différence entre Valenod et M. de la Mole est-elle aussi « extrême » que le dit Julien? Stendhal caricature Valenod à outrance, non seulement parce que celui-ci est un bourgeois vulgaire, mais aussi parce que comme jésuite de robe courte il domine Verrières avec son supérieur M. de Rênal et qu'il va jusqu'à obtenir la « nomination de préfet » en le surpassant. D'ailleurs c'est lui qui condamne Julien en se moquant de M. de Frilair, chef de la Congrégation bisontine (476). Valenod cumule toutes les tares bourgeoises; il est attaqué à la fois par Stendhal le jacobin et par Stendhal l'aristocrate. La charge contre lui est double. M. de Rênal n'est pas si grotesque que Valenod. Mais il est aussi, comme « un personnage mixte », doublement attaqué par l'auteur. Seulement, à la différence de Valenod

qu'on attaque sans ménagement, M. de Rênal a droit, par ses politesses, à quelque respect de Stendhal l'aristocratique. C'est pourquoi il est moins caricaturé que Valenod et il peut devenir l'objet d'un éloge momentané du héros et du narrateur, ce qui n'empêche nullement l'auteur de continuer à caricaturer M. de Rênal. Celui-ci se renfrogne vite à la suite d'un mot de Julien: « Il était sûr que cette histoire serait mal accueillie. D'abord M. de Rênal fronçait le sourcil par bonne habitude au seul nom d'argent. La mention de ce métal, disait-il, est toujours une préface à quelque mandat tiré sur ma bourse. »(138). Et Stendhal le jacobin se mêle à l'attaque en raillant le légitimisme de M. de Rênal: « Oui! Oui! je le sais, il me rend odieux à mes enfants; il lui est bien aisé d'être pour eux cent fois plus aimable que moi, qui, au fond, suis le maître. Tout tend dans ce siècle à jeter de l'odieux sur l'autorité légitime. Pauvre France! »(138). A la fin du chapitre, la cupidité de M. de Rênal dépasse celle de Valenod: «Ce qui achevait de troubler de fond en comble le pauvre maire de Verrières, c'est qu'il savait que l'on plaisantait publiquement dans la ville sur son attachement pour l'*espèce*. M. Valenod était généreux comme un voleur[...]»(140), et déjà au chapitre suivant il redevient « une âme basse » que le héros doit « tromper par des démarches ou des mots hypocrites »(147). Stendhal l'aristocratique ne concède à M. de Rênal qu'un tout petit éloge qui ne dure qu'un moment.

Mais il y a des nobles plus nobles que M. de Rênal et qui sont purement nobles, tels que l'évêque d'Agde et le marquis de La Mole; l'admiration de Julien pour leur «politesses exquise»(102) va beaucoup plus loin et dure beaucoup plus longtemps. Dans un fragment écrit avant *Le Rouge et le Noir*, Stendhal dit clairement sa prédilection pour les grands seigneurs: «[...]j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai [...] La société, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables[...] me semble presque l'année dépouillée de son printemps »⁵⁰). Comment la sympathie de Julien pour la haute noblesse finira-t-elle? Voyons ce qui se passe dans la prison de Besançon: « Quel effort sublime chez un propriétaire de campagne! pensa Julien. Que d'économies, que de petites demi-lésineries qui me faisaient tant rougir lorsque je les lui voyais faire il sacrifie pour moi! Un de ces beaux jeunes gens que j'ai vus à l'hôtel de La Mole, et qui lisent *René*, n'aurait aucun de ces ridicules; mais excepté ceux qui sont fort jeunes et encore enrichis par héritage, et qui ignorent la valeur de l'argent, quel est celui de ces beaux Parisiens qui serait capable d'un tel sacrifice? Toutes les fautes de français, tous les gestes communs de Fouqué, disparurent, il se jeta dans ses bras. Jamais la province, comparée à Paris, n'a reçu un plus bel hommage »(442);« À mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, [...]j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens. [...]Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un porte-feuille, mes honnêtes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens...»(479). Il nous est donc permis de croire qu'à la fin de sa vie, Julien n'a plus d'admiration pour les « apparences » agréables, c'est-à-dire les politesses des nobles. Stendhal l'aristocrate aurait-il en fin de compte été battu par Stendhal le jacobin? Dans un certain sens, oui, parce que *Le Rouge* est le plus jacobin des romans stendhaliens, et que le héros, « plébéien révolté », « brouille un peu les cartes »⁵¹). Et

pourtant, il existe bien des passages, dans *Le Rouge*, où l'aristocratie conserve ses prérogatives.

D'abord le « biotope » de Mme de Rênal dont la « sensualité » est « déjà cartusienne »⁵²⁾. Citons un très beau passage de Berthier: « Les soirées mozartiennes de Vergy, les soupirs du vent amoureux dans les vieux arbres, l'harmonie d'un visage de femme embué de tendresse, qui semble émaner d'une nature intacte, pittoresque et complice, c'est déjà du Corrège à la française »⁵³⁾. On peut ajouter à Mozart et le Corrège le nom de Beaumarchais dont la trilogie influence beaucoup *Le Rouge et le Noir*: On sait bien qu'il y a de nombreux points communs entre Julien et Chérubin aussi bien qu'entre M^{me} de Rênal et la comtesse⁵⁴⁾. Julien admire chez M^{me} de Rênal la « beauté modeste et touchante, et cependant pleine de pensées que l'on ne trouve point dans les classes inférieures »(66). Sa beauté aristocratique ne se trouve pas dans « les classes inférieures »! Ici apparaît le plus clairement le penchant aristocratique du héros et du narrateur. Et cette prédilection ne se démentira pas jusqu'à la fin du roman. Julien mourra en retrouvant les « plus doux moments » qu'il a trouvés « jadis dans les bois de Vergy »(487). La trilogie de Beaumarchais peut également nous conduire à une hypothèse bien imprévue: la reine Marie-Antoinette qui a joué le rôle de Rosine peut avoir des rapports avec M^{me} de Rênal, et Julien avec Barnave, voire même avec Louis XVI et Louis XVII⁵⁵⁾. Dans le « biotope » de M^{me} de Rênal se cache la nostalgie de l'Ancien Régime nourrie par Stendhal. Un passage de Yves Ansel recoupe notre point de vue: « À la gravité bourgeoise, tombeau de la gaieté française d'Ancien Régime[...] Stendhal répond par l'ironie, la satire, la dérision, la charge comique »⁵⁶⁾.

Explorons un autre espace où Stendhal l'aristocrate peut cette fois coexister avec Stendhal le jacobin. Il s'agit de l'attaque contre les libéraux, surtout ceux de Verrières: « Elle trouva son salon rempli de dames libérales qui prêchaient l'union des partis, et venaient la supplier d'engager son mari à accorder une place aux leurs dans la garde d'honneur. L'une d'elles prétendit que si son mari n'était pas élu, de chagrin il ferait banqueroute »(95); « Il n'y eut qu'un cri contre le maire, surtout parmi les libéraux. Quoi, parce que ce petit ouvrier déguisé en abbé était précepteur de ses marmots, il avait l'audace de le nommer garde d'honneur, au préjudice de MM. tels et tels, riches fabricants! Ces messieurs, disait une dame banquière, devraient bien faire une avanie à ce petit insolent, né dans la crotte. – Il est sournois et porte un sabre, répondait le voisin, il serait assez traître pour leur couper la figure. Les propos de la société noble étaient plus dangereux. Les dames se demandaient si c'était du maire tout seul que provenait cette haute inconvenance. En général, on rendait justice à son mépris pour le défaut de naissance »(97); « Le soir, à Verrières, les libéraux trouvèrent une raison pour illuminer cent fois mieux que les royalistes »(105); « Il fallait entendre, à ce sujet, les riches fabricants de toiles peintes, qui, soir et matin, s'enrouaient au café à prêcher l'égalité. Cette femme hautaine, Mme de Rênal, était l'auteur de cette abomination. La raison? les beaux yeux et les joues si fraîches du petit abbé Sorel la disaient de reste »(107). H.-F. Imbert écrit sur ce point: « Face à l'aristocratie, les libéraux. Mais, alors qu'entre les deux, dans la réalité, se livrait une bataille de destruction, Stendhal n'ouvre que rarement, et sans enthousiasme son roman aux libéraux. Il ne ménage guère ceux de Verrières »⁵⁷⁾. Imbert semble penser que c'est Stendhal le jacobin

qui est sévère envers les libéraux, lorsqu'il écrit: « De toute manière, dans *Rouge et Noir*, le libéralisme se confond avec les plus basses, voire les plus ignobles manœuvres. Qui vole la montre de Julien au cimetière du Père-Lachaise? Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner de ce pessimisme. Le *Courrier Anglais* le laissait prévoir. Stendhal s'y révélait fort sceptique sur la différence qui séparait, par exemple, un pair *ultra* d'un pair *libéral* »⁵⁸). Michel Crouzet, lui, attribue la férocité de Stendhal pour « le centrisme libéral » à « son napoléonisme et son énergétique »⁵⁹). Mais selon Crouzet le jacobinisme est une des composantes de l'énergétique stendhalienne:« [...]l'épigraphe et Danton situent le roman dans sa portée globale, esthétique et politique, la vérité synonyme de dureté, [...] rejoint l'énergie du « jacobin » dans son combat à la mort, avec la mort »⁶⁰). Enfin Yves Ansel ne parle que du « parti pris aristocratique »⁶¹) de Stendhal. Nous croyons que c'est Stendhal l'aristocrate qui prend l'initiative de l'attaque contre les libéraux, aidé néanmoins par Stendhal le jacobin. Les libéraux de Verrières sont tous des bourgeois et, comme l'a très bien signalé Yves Ansel⁶²), l'expression « dame banquière »(97) est déjà utilisée par Armance. D'ailleurs ce sont eux qui condamnent Julien avec Valenod:« Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés »(463). L'horreur ou la phobie de Stendhal l'aristocrate pour l'argent l'amène à dénigrer les bourgeois libéraux. Mais ce n'est pas seulement contre les libéraux bourgeois, mais contre tous les libéraux, sauf de très rares exceptions, que Stendhal se montre impitoyable: «[...]toujours l'ambition de devenir député, la gloire et les centaines de mille francs gagnés par Mirabeau empêcheront de dormir les gens riches de la province:ils appelleront cela être libéral et aimer le peuple.»(220);« Au cimetière du Père-Lachaise, un monsieur fort obligeant, et encore plus libéral dans ses propos, [...]Mais en se séparant de ce libéral[...]Julien n'avait plus de montre » (231);«[...]M. Sainclair, ce fameux libéral[...]Il a des idées si extravagantes, si généreuses, si indépendantes...[...]Voilà l'homme indépendant qui salue jusqu'à terre M. Descoulis, et qui saisit sa main » (246). Le Stendhal qui reste « fort sceptique » face à des libéraux si intéressés et si prompts à transiger, c'est Stendhal le jacobin.

C'est surtout ce point de vue critique de Stendhal sur les libéraux qui fait du Rouge un « miroir » déformant. A force de dénigrer les libéraux et de sous-estimer leur force, Stendhal le romancier ne montre guère leur « bataille de destruction »⁶³). Dans la correspondance, son jugement sur les libéraux à la veille de la révolution de Juillet est plus nuancé: « Les libéraux veulent qu'à *jamais* le king soit forcé de prendre le ministère dans la majorité des Chambres. Cela réduit notre bon *King* à la fonction de *griphe*. M. de Poli[gnac], un peu trop bête pour son grand projet, veut réduire la Chambre à la fonction de *Conseil*.[...]Les provinces sont beaucoup plus montées que Paris, beaucoup plus près de prendre feu pour la Charte. Dans le fait, Paris est une République. Personne n'y est vexé.[...]Le vieux Talleyrand,[...] a dit en public[...]qu'il avait rap[p]elé les B[ourbons] en 1814 pour avoir la paix, qu'il fallait les chasser en 1829 pour avoir la tranquillité.[...]Mais nos gens aisés de province ne veulent pas réveiller le lion qui dort. Cependant, plutôt que de voir la Chambre tomber au rôle de *Conseil*, on réveillera le tigre, mais les réveilleurs mourront de peur. La République n'est voulue que par les *badauts forcenés*. Ce

sont les compagnies de grenadiers du parti anti-Polignac »⁶⁴⁾. Stendhal semble penser dans cette lettre que les libéraux provoqueront une révolution, mais qu'ils n'iront pas jusqu'à établir une république. Cette prévision correspond assez bien à la réalité, à cela près que les libéraux qui n'ont guère participé aux combats de rue ont tiré seuls le profit de la révolution, et la déception de Stendhal pour les libéraux est à nouveau justifiée et confirmée. Son admiration pour *the mob*, elle aussi, restera intacte: «La dernière canaille a été héroïque et pleine de la plus noble générosité après la bataille »⁶⁵⁾

Le romancier, plus sceptique et plus pessimiste que l'épistolier, nous dévoile pourtant un élément très important des idées politiques de Stendhal: les États-Unis d'Amérique. On connaît bien les jugements stendhaliens très défavorables sur les États-Unis d'Amérique⁶⁶⁾. Sous la monarchie de Juillet il va pourtant faire un rapprochement entre la France et les États-Unis: « Tel est l'effet de l'aristocratie du cabaret. Nous voici déjà en Amérique, obligés de faire la cour à la partie la plus déraisonnable de la population »⁶⁷⁾.

Mais ce rapprochement est déjà présent dans *Le Rouge*: «Une telle innovation vaudrait à l'imprudent bâtisseur une éternelle réputation de *mauvaise tête*, et il serait à jamais perdu auprès des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté. Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux despotisme; c'est à cause de ce vilain mot que le séjour des petites villes est insupportable, pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion! est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique »(6); « Le grand malheur des petites villes de France et des gouvernements par élections, comme celui de New York, c'est de ne pas pouvoir oublier qu'il existe au monde des êtres comme M. de Rênal. Au milieu d'une ville de vingt mille habitants, ces hommes font l'opinion publique, et l'opinion publique est terrible dans un pays qui a la charte. Un homme doué d'une âme noble, généreuse, et qui eût été votre ami, mais qui habite à cent lieues, juge de vous par l'opinion publique de votre ville, laquelle est faite par les sots que le hasard a fait naître nobles, riches et modérés. Malheur à qui se distingue!»(141); « L'inconvénient du règne de l'opinion, qui d'ailleurs procure *la liberté*, c'est qu'elle se mêle de ce dont elle n'a que faire; par exemple: la vie privée. De là la tristesse de l'Amérique et de l'Angleterre »(489). Le narrateur assimile ainsi la France de la Restauration aux États-Unis. Moins pessimiste que le narrateur, le marquis de La Mole voit dans l'avenir ce que celui-là voit dans le présent: «Dans cinquante ans il n'y aura plus en Europe que des présidents de républiques, et pas un roi. Et avec ces trois lettres R,O,I, s'en vont les prêtres et les gentilshommes. Je ne vois plus que des *candidats* faisant la cour à des *majorités* crottées »(365). On ne saurait décider lequel des deux, le narrateur ou le marquis de La Mole, est plus proche de Stendhal. Ce qui est certain pour tous les deux, c'est que politiquement la France sera de plus en plus américanisée. Alors, on ne peut s'empêcher de se poser cette question: si la France sous la Restauration est déjà comparable aux États-Unis ou si elle le sera sûrement dans cinquante ans, et si on ne veut pas de cette américanisation, pourquoi faut-il révolutionner la France? Ce que Stendhal souhaite réaliser, objectera-t-on, ce n'est pas une république à

l'américaine, mais une république à la française. Mais Stendhal ne connaît de république à la française que celle de 1793, et il est loin de souhaiter le retour de cette première République. Certes il la justifie selon la théorie des « circonstances », mais il ne veut plus d' « une république archaïque, où la politique de la vertu mène à l'épuration par la mort »⁶⁸⁾. Décidément, Stendhal ne voit l'avenir de la France que dans l'américanisation: « Rien ne se rapproche de notre position que la morose Amérique; elle seule peut nous éclairer un peu sur notre avenir[...] Là-bas, c'est la *médiocrité grossière* qui est le despote, et à laquelle il faut faire la cour[...] »⁶⁹⁾. Et justement cette dernière idée, Stendhal la reprend au beau milieu de la rédaction du *Rouge*, dans un article publié dans *Le National*: « Il [=Basil Hall] pense que la civilisation *recule* aux Etats-Unis. Il y a quinze ou vingt élections par an dans chaque ville; chacun veut plaire à tous. Au lieu de faire la cour à un roi, ou à un préfet, ou à un évêque, un riche Américain *fait la cour à la populace*. Cette vérité, indiscrètement révélée par le voyageur anglais, a profondément choqué la vanité américaine[...]»⁷⁰⁾. Ici Stendhal va jusqu'à soutenir avec B.Hall que « la civilisation *recule* aux Etats-Unis». Cette fois, on peut même se demander s'il ne faut pas contre-révolutionner la France sous la Restauration avec les royalistes tels que le marquis de La Mole. Il serait impossible de savoir ce que Stendhal désirait vraiment lors de la rédaction du *Rouge*. Lui-même ne le savait peut-être pas. Il était écartelé entre révolution et contre-révolution, entre son jacobinisme et son aristocratie.

Après la révolution de Juillet, qu'il a saluée comme jacobin, Stendhal l'aristocrate se plongera de plus en plus dans la nostalgie de l'Ancien Régime.

En guise de conclusion, citons un passage du *Projet d'un article* où il décerne des éloges, au nom de l'amabilité et de la gaieté, aux deux rois qu'il a tant détestés sous la Restauration: « Telles sont les mœurs que le gouvernement de Louis XVIII et de Charles X a données à la province en France. Ces princes, surtout le premier, quoique fort peu disposé pour la galanterie[...], avaient beaucoup de grâce, aimaient les femmes, savaient leur parler et étaient bien éloignés de la sottise pruderie qui sous leur règne est venue attrister la France, lui faire perdre des droits au titre de gaie qu'elle méritait si bien avant la Révolution »⁷¹⁾.

NOTES

- 1) Kosei Kurisu, *Modernité du roman stendhalien*, SEDES, 2001, p.32. Le chapitre 1 du livre intitulé « La " Note secrète " du *Rouge* » où se trouve le passage cité a été publié pour la première fois sous le même titre dans *Stendhal Club*, N° 40, 15 juillet 1968 et N° 41, 15 octobre 1968.
- 2) Jean-Pierre Richard, *Connaissance et tendresse chez Stendhal*, dans *Stendhal et Flaubert*, Seuil, coll.«Points», 1970, p.19.
- 3) Prosper Mérimée, *HB*, dans *HB suivis de six lettres à Stendhal*, Slatkine, 1998, p.4.
- 4) Shigeru Shimokawa, « Le " *Te Deum* " de *La Chartreuse de Parme*: essai sur la déformation stendhalienne des sources historiques », *The Ritsumeikan Bungaku*, N°573, Kyoto, Faculté des Lettres de l' Université Ritsumeikan, 20 février 2002.
- 5) Philippe Berthier, « La mort de Danton ? », *Stendhal Club*, N°126, 15 janvier 1990, p.134.
- 6) Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, Editions Garnier Frères, Classiques Garnier, 1977, p.469.

Toutes nos références entre parenthèses renvoient aux pages de cette édition.

- 7) Philippe Berthier, « La mort de Danton? », *Stendhal Club*, N°126, p.135.
- 8) François Furet, *Penser la Révolution française*, Gallimard, Folio Histoire N°3, 1999, p.103.
- 9) Philippe Berthier, « Le Rouge et le Blanc », *Recherches et Travaux*, N°46, Grenoble, Université de Stendhal, 1994, p.81.
- 10) Philippe Berthier, « La mort de Danton? », *Stendhal Club*, N°126, p.138.
- 11) Stendhal, *Projet d'un article sur Le Rouge et le Noir*, dans *Le Rouge et le Noir*, Editions Garnier Frères, Classiques Garnier, 1977, p.723.
- 12) Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, dans *Œuvres intimes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t.II, 1982, p.639.
- 13) G. de Berthier de Sauvigny, *Au soir de la monarchie. La Restauration*, Flammarion, 1955, p.462.
- 14) *Ibid.*, p.430.
- 15) Henri-François Imbert, *Les métamorphoses de la liberté ou Stendhal devant la Restauration et le Risorgimento*, José Corti, 1967.
- 16) Kosei Kurisu, *ouv.cit.*, p.26.
- 17) *Ibid.*, p.28.
- 18) *Ibid.*
- 19) *Ibid.*, pp.28–29.
- 20) *Ibid.*, p.31.
- 21) Henri-François Imbert, *ouv.cit.*, pp.506–507.
- 22) *Ibid.*, p.488.
- 23) Richard Bolster, « La Note secrète et le “ miroir anglais ” », *Stendhal Club*, N° 114, 15 janvier 1987, p.182.
- 24) Michel Crouzet, *Le Rouge et le Noir. Essai sur le romanesque stendhalien*, PUF, 1995, pp.32–33.
- 25) Richard Bolster, *ouv.cit.*, p.177.
- 26) Michel Arrous, « Le séminaire dans *Le Rouge et le Noir* », *Stendhal Club*, N° 77, 15 octobre 1977, p.59.
- 27) *Ibid.*, p.67.
- 28) Henri-François Imbert, *ouv.cit.*, p.489.
- 29) Michel Crouzet, *ouv.cit.*, p.21.
- 30) *Ibid.*, p.22.
- 31) M. Crouzet considère cette vision comme « issue de la bêtise de la gauche sous la Restauration », dans une note de son édition du *Rouge et le Noir*; Le livre de Poche, coll. «Classiques de poche» N° 357, Librairie Générale Française, 1997, p.193.
- 32) Kosei Kurisu, *ouv.cit.*, p.28.
- 33) *Ibid.*, p.32.
- 34) Richard Bolster, *ouv.cit.*, pp.177–178.
- 35) Le rapprochement que Bolster fait entre l'épisode la Note secrète et l'histoire de l'Angleterre nous semble quelque peu forcé. Richard Bolster, *ouv.cit.*, p.180.
- 36) Kosei Kurisu, *ouv.cit.*, p.28.
- 37) Richard Bolster, *ouv.cit.*, p.182; Kosei Kurisu, *ouv.cit.*, p.28.
- 38) Richard Bolster, *ouv.cit.*, p.182.
- 39) Stendhal, *Correspondance*, t.II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, p.173.
- 40) Philippe Berthier, « La mort de Danton? », *Stendhal Club*, N°126, p.138.
- 41) Yves Ansel, « Les “ taches dans le télescope ”: les angles morts du réalisme stendhalien,

- L'Année Stendhal*, N°1, éd. Klincksieck, 1997, p.44.
- 42) *Ibid.*, p.16.
- 43) *Ibid.*, p.7.
- 44) *Ibid.*, pp.41–42.
- 45) *Ibid.*, p.19.
- 46) *Ibid.*, p.18.
- 47) Voir notre article « Stendhal et son penchant aristocratique: la nostalgie d'un monde à jamais révolu », *L'Année Stendhalienne*, Honoré Champion, N°2, 2003, pp.211–236.
- 48) Yves Ansel, ouv.cit., p.11.
- 49) Michel Crouzet, dans une note de son édition du *Rouge et le Noir*; éd.cit., p. 12.
- 50) Stendhal, *Les grands seigneurs, Mélanges*, t.I, *Œuvres complètes*, Genève, Cercle du Bibliophile, 1971, t.XLV, pp.249–250.
- 51) Yves Ansel, ouv.cit., p.45.
- 52) Philippe Berthier, « Rougistes et Chartreux », dans *Stendhal, La Chartreuse de Parme, ou la «chimère absente»*, SEDES, 1996, p.7.
- 53) *Ibid.*
- 54) Voir notre article « Stendhal et *La Mère coupable* de Beaumarchais », *H.B.*, N°2, Eurédit, 2000.
- 55) Voir notre article « Stendhal et Marie–Antoinette, la tragédie dissimulée de la famille royale » dans *Stendhal aux mille couleurs, perspective sur l'œuvre et sur l'époque*, Tokyo, Keiogijuku Shuppankai, 2002.
- 56) Yves Ansel, ouv.cit., p. 17, dans la note 68.
- 57) Henri–François Imbert, ouv.cit., p.509.
- 58) *Ibid.*, p.510.
- 59) Michel Crouzet, dans l'Introduction à son édition du *Rouge et le Noir*; éd.cit, p.XXVIII.
- 60) *Ibid.*, p.VI.
- 61) Yves Ansel, ouv.cit., p. 30, dans la note 114.
- 62) *Ibid.*, p.30.
- 63) Henri–François Imbert, ouv.cit., p.509.
- 64) Stendhal, lettre à Sutton Sharpe, le 10 janvier 1830, *Correspondance*, t.II, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, pp.171–173.
- 65) Stendhal, lettre à Sutton Sharpe, le 15 août 1830, *Correspondance*, t.II, Gallimard p.187.
- 66) Voir surtout Philippe Berthier, «Stendhal et la “ civilisation ” américaine », dans *Stendhal, le saint-simonisme et les industriels, Stendhal et la Belgique*, Bruxelles, éd. de l'Université de Bruxelles, 1979.
- 67) Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, dans *Voyages en France*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p.30.
- 68) Mona Ozouf, « Stendhal et l'idée républicaine », *Bulletin de l'Association des Amis de Stendhal*, N°44, juin 2002, p.7.
- 69) Stendhal, *La comédie est impossible en 1836, Mélanges*, t.II, dans *Œuvres complètes*, Genève, Cercle du Bibliophile, 1972, t.XLVI, pp.276–277.
- 70) Stendhal, *Travels in North America, Mélanges*, t.II, dans *Œuvres complètes*, Genève, Cercle du Bibliophile, 1972, t.XLVI, p.237.
- 71) Stendhal, *Projet d'un article sur Le Rouge et le Noir*; dans *Le Rouge et le Noir*; Editions Garnier Frères, Classiques Garnier, 1977, p.713.

(Faculté des Lettres, Université Ritsumeikan)